

**Jean- Baptiste Lamarck**

***Article "NATURE"***  
***NOUVEAU DICTIONNAIRE D'HISTOIRE NATURELLE,***  
*appliquée aux arts, à l'agriculture,*  
*à l'économie rurale et domestique, à la médecine, etc.*  
*Par une société de naturalistes et d'agriculteurs.*  
***Volume 22, p 363-399***

**1818**

Réalisation :  
Pôle HSTL du CRHST, 2001  
Unité Mixte de Recherche CNRS / Cité des sciences et de l'industrie, Paris  
<http://www.crhst.cnrs.fr>

Ouvrage numérisé à partir de l'exemplaire conservé à la Bibliothèque centrale du  
Muséum national d'histoire naturelle  
cote Y1 3026 – 22

Numérisation : Claudia Zudini, Raphaël Bange  
sous la direction de Pietro Corsi  
pour <http://www.lamarck.net>

Réalisé dans le cadre du portail Internet *Hist-Sciences-Tech* :

>> HistSciences >  
>> Tech >

[Article précédent non reproduit]

NATURE (1a). Nom du plus grand sujet que l'homme puisse embrasser dans sa pensée, dans ses études ; d'une puissance toujours active, en tout et partout bornée, qui fait les plus grandes choses, et qui, dans chaque cas particulier, agit constamment de la même manière, sans jamais varier les actes qu'elle opère alors ; d'une puissance créée, inaltérable, la seule, parmi tout ce qui a eu un commencement, qui ne puisse avoir de terme à son existence, s'il plaît à son *suprême auteur* de la laisser subsister ; enfin, de l'*ordre de choses* qui existe dans toutes les parties de l'univers physique.

Relativement au grand sujet dont il est question, il ne s'agira point ici de cette expression particulière que nous employons, en parlant d'un corps ou d'un objet dont nous voulons déterminer ou citer ce que nous en nommons la nature ; mais de l'expression dont nous faisons usage dans un sens général, à la fois vague et absolu ; de ce mot si souvent employé à cet égard, que toutes les bouches prononcent si fréquemment, que l'on rencontre presque à chaque ligne, dans les ouvrages des naturalistes, des physiciens et des moralistes ; de ce mot, enfin, dont on se contente si généralement, sans s'occuper de l'idée que l'on peut et que l'on doit réellement y attacher.

« Il importe maintenant de montrer qu'il existe des puissances particulières qui ne sont point des intelligences, qui ne sont pas même des êtres individuels, qui n'agissent que par nécessité, et qui ne peuvent faire autre chose que ce qu'elles font. » *Introduct. à l'Hist. nat. des animaux sans vertèbres*, 6<sup>e</sup> partie, p. 304. Or, voyons si ce qu'on nomme la *nature* ne seroit pas une de ces puissances particulières dont je viens de parler ; si ce ne seroit pas la première et la plus grande des puissances de cette sorte ; si ce ne seroit pas même celle qui a amené l'existence de toutes les autres ; celle, enfin, qui a produit généralement tous les corps qui existent, et qui seule donne lieu à tout ce que nous pouvons observer. Nous examinerons ensuite ce que peut être cette puissance singulière,

capable de donner l'existence à tant d'êtres différens, dont la plupart sont pour nous si étonnans, si admirables !

Qui osera penser qu'une puissance aveugle, sans intention, sans but, qui ne peut faire partout que ce qu'elle fait, et qui est bornée à n'exercer son pouvoir que sur les parties d'un domaine tout-à-fait circonscrit, puisse être celle qui a fait tant de choses ! Montrer l'évidence de cette vérité de fait, est cependant l'objet que nous avons ici en vue. Pour y parvenir, nous croyons qu'il suffit de présenter les considérations qui vont suivre ; et, sans doute, nous serons entendu, si elles sont examinées et suffisamment approfondies. Posons d'abord la question suivante ; car c'est pour l'homme la plus importante de toutes celles qu'il puisse agiter ; et voyons si nous avons quelque moyen solide pour en obtenir la solution.

La *puissance* intelligente et sans bornes, à laquelle tout ce qui est doit réellement son existence, qui a, conséquemment, fait exister tous les êtres physiques, les seuls que nous puissions connoître positivement, a-t-elle créé ces derniers immédiatement ou sans intermédiaire, ou n'a-t-elle pas établi un *ordre de choses*, constituant une puissance particulière et dépendante, mais capable de donner lieu successivement à la production de tous les corps physiques, de quelque ordre qu'ils soient ?

Si la puissance suprême dont il s'agit a livré le monde *physique* à l'observation et aux discussions de l'homme, celui-ci peut et doit examiner cette grande question, et nous allons montrer que le résultat de cet examen peut être pour lui de la plus grande importance.

Certes, le *sublime auteur* de toutes choses a pu faire comme il lui a plu ; sa puissance est sans limites, on ne sauroit en douter. Il a donc pu, relativement aux corps physiques, employer le premier mode d'exécution cité, comme il a pu se servir du second, si telle fut sa volonté. Il ne nous convient pas de décider ce qu'il a dû faire, ni de prononcer positivement sur ce qu'il a fait. Nous devons seulement étudier, parmi celles de ses œuvres qu'il nous a permis d'observer, les faits qui peuvent nous apprendre ce qu'à leur égard il a voulu qu'il fût.

Sans doute, la pensée qui dut nous plaire davantage, lorsque nous considérâmes quelle avoit pu être l'origine de tous les êtres physiques, de tous les corps soumis à notre observation, fut celle d'attribuer la première existence de ces êtres à une puissance infinie, qui les auroit créés immédiatement, et les auroit faits, tous à la fois ou en divers temps, ce qu'ils sont chacun dans leur espèce. Cette pensée nous fut commode, en ce qu'elle nous dispensa de toute étude, de toute recherche à l'égard de ce grand sujet ; aussi

fut-elle généralement admise. Elle est juste, cependant, sous un rapport ; car rien n'existe que par la volonté suprême ; mais, quant aux corps physiques, elle prononce sur le mode d'exécution de cette volonté, avant de s'être assurée des lumières que l'observation des faits peut fournir sur cet objet. Or, comme les faits observés et constatés sont plus positifs que nos raisonnemens, ces faits nous fournissent maintenant des moyens solides pour reconnoître, parmi les deux modes d'exécution présentés dans la question ci-dessus, quel est celui qu'il a plu à la suprême puissance d'employer pour faire exister tous les corps physiques.

A la vérité, nous fûmes en quelque sorte autorisés à persister dans notre première pensée, et à l'admettre à l'égard de l'origine des corps physiques ; car, quoique ces corps, vivans ou autres, soient assujettis à des altérations, des destructions et des renouvellemens successifs, tous nous parurent être toujours les mêmes.

« En effet, tous les corps que nous observons, nous offrent généralement, chacun dans leur espèce, une existence plus ou moins passagère ; mais aussi, tous ces corps se montrent ou se retrouvent constamment les mêmes à nos yeux, ou à peu près tels, dans tous les temps ; et on les voit toujours, chacun avec les mêmes qualités ou facultés, et avec la même possibilité ou la même nécessité d'éprouver des changemens. »

« D'après cela, dira-t-on, comment vouloir leur supposer une formation, pour ainsi dire, *extrasimultanée* ; une formation successive et dépendante ; en un mot, une origine particulière à chacun d'eux, et dont le principe puisse être déterminable ! Pourquoi ne les regarderoit-on pas plutôt comme aussi anciens que la *nature*, comme ayant la même origine qu'elle-même, et que tout ce qui a eu un commencement ? »

« C'est, en effet, ce que l'on a pensé, et ce que pensent encore beaucoup de personnes d'ailleurs très-instruites : elles ne voient dans toutes les espèces, de quelque sorte qu'elles soient, inorganiques ou vivantes ; elles ne voient, dis-je, que des corps dont l'existence leur paroît à peu près aussi ancienne que la nature ; que des corps qui, malgré les changemens et l'existence passagère des individus, se retrouvent les mêmes dans tous les renouvellemens, etc. » *Introduct.*, p. 305 et suiv.

« Toutes ces considérations parurent et paroissent encore aux personnes dont j'ai parlé, des motifs suffisans pour penser que la nature n'est point la cause productrice des différens corps que nous connoissons ; et que ces corps, se remontrant les mêmes (en apparence) dans tous les temps, et avec les mêmes qualités ou facultés, doivent être aussi anciens que la

*nature*, et avoir pris leur existence dans la même cause qui lui a donné la sienne. »

« S'il en est ainsi, ces corps ne doivent rien à la *nature* ; ils ne sont point ses productions ; elle ne peut rien sur eux ; elle n'opère rien à leur égard ; et, dans ce cas, elle n'est point une puissance ; des lois lui sont inutiles ; enfin, le nom qu'on lui donne est un mot vide de sens, s'il n'exprime que l'existence des corps, et non un pouvoir particulier qui opère et agit immédiatement sur eux. » *Introd.*, p. 308.

Telle est la conséquence nécessaire de cette pensée qui attribue l'existence de chaque espèce de corps physiques, à une création particulière de chacune de ces espèces, qui leur accorde la même origine que celle de la *nature*, et les suppose aussi anciennes, aussi immutables que cette dernière l'est elle-même.

Sans doute, le puissant *auteur* de tout ce qui existe a pu vouloir que cela fût ainsi ; mais, si telle fut sa volonté, qu'est-ce donc que cette *nature* qu'il a créée ? qu'est-elle, si elle n'est point une puissance, si elle n'agit point, si elle n'opère rien, si elle ne produit point les corps ? à quoi lui servent des lois ; si elle est sans pouvoir, sans action ? Cette question resteroit nécessairement sans réponse, c'est-à-dire, sans solution, si l'on étoit

fondé à la faire, et si, effectivement, la *nature* n'étoit pas elle-même la cause immédiate qui donne lieu à l'existence de tous les corps physiques.

C'est assurément ce que l'observation nous montre de toutes parts ; car, si nous examinons tout ce qui se passe journellement autour de nous, ainsi que ce qui nous est relatif, si nous recueillons et suivons attentivement les faits que nous pouvons observer, nous reconnoîtrons partout le pouvoir de la *nature*, et l'idée si précieuse citée ci-dessus, concernant la création primitive et l'immutabilité des espèces, perdra de plus en plus le fondement qu'elle sembloit avoir.

A la vérité, par les suites de la foible durée de notre existence individuelle, nous ne remarquons jamais de changemens dans les circonstances de situation et d'habitation des espèces vivantes que nous observons ; conséquemment, quoique nous suivions celles-ci dans les renouvellemens des individus, elles nous paroissent rester toujours les mêmes. Si nous changeons de lieu d'observation, nous rencontrons des espèces qui avoisinent les premières, qui s'en distinguent néanmoins, et qui se trouvent, effectivement, dans des circonstances différentes. Or, ces espèces nous paroissent encore rester les mêmes dans leur situation, et les renouvellemens des individus n'amener parmi elles aucune différence, sinon accidentellement. Ainsi, ne voyant point chan- [changer]

ger les espèces vivantes, en quelque lieu que nous les observions, nous leur attribuons une constance absolue, tandis qu'elles n'en ont qu'une relative ou conditionnelle. En effet, tant que les circonstances de situation, d'habitation, etc., ne varient point à l'égard des espèces vivantes, ces dernières doivent subsister les mêmes. V. le mot ESPÈCE.

Ne tenant aucun compte de ce qui s'opère réellement partout, avec le temps, parce que nous n'avons pas les moyens de le voir et de le constater nous-mêmes, tout nous paroît avoir une constance absolue, et cependant tout change sans cesse autour de nous. Il nous semble que la surface de notre globe reste dans le même état, que les limites des mers subsistent les mêmes, que ces immenses masses d'eau liquides se conservent dans les mêmes régions du globe, que les montagnes conservent aussi leur élévation, leur forme, que les fleuves et les rivières ne changent point leur lit, leur bassin, que les climats ne subissent aucune variation, etc., etc. Mesurant tout et jugeant tout d'après ce qu'il nous est possible de voir, tout encore nous paroît stable, parce que nous regardons les petites mutations que nous sommes à portée d'observer, comme des objets sans conséquence.

Cependant, à mesure que nous étendons nos

observations, que nous considérons les monumens qui sont à la surface du globe, que nous suivons une multitude de faits de détails qui se présentent sans cesse à nous de tous côtés, nous sommes forcés de reconnoître qu'il n'y a nulle part de repos parfait ; qu'une activité continuelle, variée selon les temps et les lieux, règne absolument partout ; que tous les corps, sans exception, sont *pénétrables* et pénétrés par d'autres ; que des agens de diverses sortes travaillent sans cesse à altérer, changer et détruire les corps existans ; enfin, qu'il n'est rien qui soit absolument à l'abri de ces influences constamment actives. Nous voyons, en effet, que les roches les plus dures s'exfolient peu à peu, et que les alternatives de l'action solaire, des gelées, des pluies, etc., en détachent insensiblement des parcelles, d'où résultent des changemens dans leur forme et leur masse ; que les montagnes se détériorent, s'abaissent même continuellement, les eaux pluviales les creusant, les sillonnant, et entraînant vers les lieux bas tout ce qui s'en trouve détaché ; que les fleuves, les rivières et les torrens emportent tout ce qui peut céder à l'effort de leurs eaux ; et que, çà et là, des développemens souterrains de fluides élastiques divers, suivis souvent d'inflammations considérables, tantôt excavent et soulèvent le sol, l'ébranlent, l'entr'ouvrent, le culbutent, renversant et confondant tout, et tantôt, aboutissant à certaines issues particulières, ou s'en ouvrant de

cette sorte, forment au dehors des éruptions terribles, dévastatrices, suivies de déjections qui abîment tout ce qu'elles peuvent atteindre, et dont les cumulations élèvent des montagnes énormes.

Si nous considérons nos habitations mêmes, nous y remarquons les produits continuels, quoique presque insensibles, de l'activité des agens cités ; et, en effet, nous connoissons assez les ravages qu'à l'aide du temps ces agens peuvent leur faire subir. Les faits qui se passent sous nos yeux étant ici des témoignages utiles à citer, qui ne sait que quelque soin que l'on prenne dans un appartement, pour y entretenir la propreté, l'on a continuellement à combattre une poussière qui se dépose partout ! D'où provient donc cette poussière, si ce n'est des parcelles infiniment petites que les agens en question détachent sans cesse de toutes les parties de l'appartement, et en constituent les atomes dont l'air est toujours rempli. Quelque temps qui soit nécessaire, on peut dire qu'un édifice quelconque, abandonné aux agens dont il s'agit, sera à la fin détruit par leur action.

C'est donc un fait évident, incontestable, qu'il n'existe nulle part, dans le monde physique, de repos absolu, d'absence de mouvement, de masse véritablement immuable, inaltérable, et dont la stabilité soit parfaite et sans terme, au lieu d'être relative, comme l'est celle de tous les corps quels

qu'ils soient.

Ainsi, nous observons des changemens lents ou prompts, mais réels, dans tous les corps, selon leur nature et les circonstances de leur situation ; en sorte que les uns se détériorent de plus en plus, sans jamais réparer leurs pertes, et sont à la fin détruits ; tandis que les autres, qui subissent sans cesse des altérations, et les réparent eux-mêmes, pendant une durée limitée, finissent aussi par une destruction entière.

Je n'ai pas besoin de dire que si le pouvoir général qui constitue les agens dont je viens de parler, parvient sans cesse, par cette voie, à opérer la destruction de tous les corps physiques individuels, le même pouvoir, par une autre voie déjà indiquée dans mes ouvrages, parvient aussi à les renouveler perpétuellement, avec des variations relatives. Je m'éloignerois de mon sujet, si je m'occupois ici d'établir de nouveau cette vérité de fait.

Pouvons-nous donc méconnoître, d'après cette exposition rapide de faits généralement connus, l'existence d'un *pouvoir général*, toujours agissant, toujours opérant des produits manifestes en changement, selon les circonstances favorables ; produits qui amènent sans cesse, les uns la formation des corps, les autres leur destruction ! Ne voyons-nous pas nous-

mêmes plusieurs de ces corps se former presque sous nos yeux, et plusieurs autres se détruire de même !

A l'égard du pouvoir dont il s'agit, nos observations, bien constatées, nous font connoître un fait de la plus haute importance ; un fait qui décide la question présentée au commencement de cet article, et qu'il est nécessaire de prendre en considération ; le voici :

« Nos observations, en effet, ne se bornent point seulement à nous convaincre de l'existence d'un grand pouvoir toujours agissant, qui change, forme, détruit et renouvelle sans cesse les différens corps ; elles nous montrent, en outre, que ce pouvoir est limité, tout-à-fait dépendant, et qu'il ne sauroit faire autre chose que ce qu'il fait ; car il est partout assujetti à des lois de différens ordres qui règlent ses opérations ; lois qu'il ne peut ni changer, ni transgresser, et qui ne lui permettent pas de varier ses moyens dans la même circonstance. »

Certes, si les faits qui constatent la dépendance de ce pouvoir sont réellement fondés, leur découverte est bien importante ; car ces faits décident de la nature de ce même pouvoir ; et dès-lors, la connoissance de ce dernier, et celle des lois qui l'assujettissent dans chaque cas particulier, sont

des objets dont l'intérêt est pour nous du premier ordre : ce que je montrerai bientôt.

Quelque progrès que j'aie pu avoir fait faire aux sciences naturelles, en embrassant, dans mes études, un plan général, lié dans toutes ses parties ; et, dans ce plan, quelque avantage que j'aie pu procurer à l'une de ces sciences, particulièrement en instituant l'ordre le plus naturel que l'on puisse établir parmi les animaux sans vertèbres, et en montrant que cet ordre prend sa source dans la production successive de ces animaux ; je ne crois pas avoir fait, dans tout cela, une chose aussi utile à mes semblables, que celle d'avoir rassemblé les observations essentielles qui constatent l'existence et la nature du pouvoir dont il vient d'être question. Poursuivons-en donc l'examen ; essayons de montrer ce qu'il est positivement, et le parti que nous pouvons tirer de sa connoissance.

Le grand pouvoir dont il s'agit embrasse le monde physique, et est général à son égard. La matière est son unique domaine ; et quoiqu'il ne puisse ni en créer, ni en détruire une seule particule, il la modifie continuellement de toutes les manières et sous toutes les formes. Ainsi, ce pouvoir général agit sans cesse sur tous les objets que nous pouvons apercevoir, de même que sur ceux qui sont hors de la portée de nos observations. C'est lui qui, dans notre globe, a donné



immédiatement l'existence aux végétaux, aux animaux, ainsi qu'aux autres corps qui s'y trouvent.

Or, le pouvoir dont il s'agit, que nous avons tant de peine à reconnoître, quoiqu'il se manifeste partout ; ce pouvoir qui n'est certainement point un *être de raison*, puisque tout nous fournit des preuves de son existence (ce dont nous ne saurions douter, puisque nous observons ses actes, que nous le suivons dans ses opérations, que nous voyons qu'il ne fait rien qu'avec du temps, que nous remarquons qu'il est partout soumis à des lois, et que déjà nous sommes parvenus à connoître plusieurs de celles qui le régissent) ; ce pouvoir qui agit toujours de même dans les mêmes circonstances, et qui, sitôt que celles-ci viennent à changer, est obligé de varier ses actes ; ce pouvoir, en un mot, qui fait tant de choses et de si admirables, est précisément ce que nous nommons la NATURE.

Et c'est à cette puissance aveugle, partout limitée et assujettie, qui, quelque grande qu'elle soit, ne sauroit faire autre chose que ce qu'elle fait, qui n'existe, enfin, que par la volonté du *suprême auteur* de tout ce qui est ; c'est à cette puissance, dis-je, que nous attribuons une intention, un but, une détermination, dans ses actes !

Quelle plus forte preuve de notre ignorance

absolue à l'égard de la *nature*, des lois qui la concernent, de ces lois qu'il nous importerait tant d'étudier, leur connoissance étant la seule voie qui puisse nous faire parvenir à juger convenablement des choses, et à rectifier nos idées sur tout ce qui en provient ou en dépend ! Comment qualifier notre insouciance envers cette mère commune dont néanmoins, depuis un temps immémorial, nous avons eu le sentiment de l'existence, puisque nous avons consacré un mot particulier pour la désigner ! Mais, comme si tous les actes qu'elle exécute n'aboutissoient qu'à faire exister tous les êtres physiques, sans influencer sur leur durée, sur leur état, pendant cette durée, sur tout ce qui les concerne ou qui est en relation avec eux, le mot dont nous nous servons pour la désigner, nous tient lieu de tout, et nous ne nous inquiétons nullement de savoir ou de rechercher ce qu'il exprime.

Il importe assurément de fixer à la fin nos idées, s'il est possible, sur une expression dont la plupart des hommes se servent communément ; les uns par habitude, et sans y attacher aucun sens déterminé ; les autres dans un sens absolument faux.

A l'idée que l'on se forme d'une puissance, l'on est porté naturellement à y associer celle d'une *intelligence* qui dirige ses actes ; et, par suite, l'on attribue à cette puissance une

intention, des vues, un but, une volonté. On doit sans doute reconnoître qu'il en est ainsi à l'égard du *pouvoir suprême* ; mais il y a aussi des puissances assujetties et bornées, qui n'agissent que nécessairement, qui ne peuvent faire autre chose que ce qu'elles font, dont les moyens sont plus ou moins compliqués, et qui ne sont point des *intelligences*.

Les puissances assujetties, dont je viens de parler, ne sont à la vérité que des causes agissantes ou qui peuvent agir. Aussi, comme il y en a, parmi elles, dont les moyens extrêmement compliqués amènent des effets très-variés, tandis que d'autres, plus simples, ne produisent que des effets de même sorte ou semblables, j'ai cru devoir donner à ces dernières le nom usité de *causes*, et désigner les premières par l'expression d'*ordres de choses* : or, les ordres dont il est question sont plus communs qu'on ne pense.

Par exemple, tout ordre de choses animé par un mouvement, soit épuisable, soit inépuisable, est une véritable puissance dont les actes amènent des faits ou des phénomènes quelconques.

La *vie*, dans un corps en qui l'ordre et l'état de choses qui s'y trouvent lui permettent de se manifester, est assurément, comme je l'ai dit, une véritable puissance qui donne lieu à des phénomènes nombreux. Cette puissance cependant

n'a ni but, ni intention, ne peut faire que ce qu'elle fait, et n'est elle-même qu'un ensemble de causes agissantes, et non un être particulier. J'ai établi cette vérité le premier, et dans un temps où la *vie* étoit encore signalée comme un *principe*, une *archée*, un *être* quelconque. Voy. Barthez, *Nouv. mécanique*.

J'ajouterai que la *nature* ayant institué dans certains corps un ordre de choses, qui, concurremment avec une source d'activité qu'elle y a jointe, y constitue la *vie*, celle-ci, à son tour, est parvenue à établir, dans certains animaux, différens ordres de choses distincts, qu'on nomme *systèmes d'organes*, lesquels en ont amené eux-mêmes plusieurs autres, qui donnent lieu chacun à autant d'ordres de phénomènes particuliers : d'où il résulte que, dans un corps animal, les systèmes d'organes dont il est question, quoique assujettis, par leur connexion avec les autres organes, aux influences et à la destinée générale de ces derniers, sont eux-mêmes autant de puissances particulières, qui toutes donnent lieu à des phénomènes qui leur sont propres.

Or, il s'agit de montrer que la *nature* est tout-à-fait dans le même cas que la *vie* ; qu'elle est de même constituée par un ordre de choses entièrement dépendant et assujetti dans tous ses actes ; mais qu'elle en diffère infiniment en ce que, tenant

son existence de la volonté suprême, elle est inépuisable dans ses forces et ses moyens d'action, tandis que la *vie*, instituée seulement par la nature, épuise nécessairement les siens.

La justesse de ces considérations ne pouvant être solidement contestée, il nous sera facile de mettre en évidence deux sortes d'erreurs assez communes, dans lesquelles nous paroissent tomber beaucoup de personnes qui veulent attacher une idée au mot *nature*, si fréquemment employé dans leurs discours ou dans leurs écrits.

En effet, parmi les diverses confusions d'idées auxquelles le sujet que j'ai ici en vue a donné lieu, j'en citerai deux comme principales ; savoir : celle qui fait penser à la plupart des hommes, que la *nature* et son SUPRÊME AUTEUR sont une seule et même chose, et celle qui leur fait regarder comme synonymes les mots *nature* et *univers*, ou le monde physique.

Je montrerai que ces deux acceptions sont l'une et l'autre absolument fausses, que les motifs sur lesquels elles se fondent ne sauroient être admis, et qu'on peut réfuter ces derniers : ce que je ferai, effectivement, en commençant par ceux de ces motifs qui ont donné lieu à la première des acceptions citées.

« On a pensé que la nature étoit DIEU même :

c'est, en effet, l'opinion du plus grand nombre ; et ce n'est que sous cette considération que l'on veut bien admettre les végétaux, les animaux, etc., comme ses productions.

« Chose étrange ! l'on a confondu la montre avec l'horloger, l'ouvrage avec son auteur ! Assurément, cette idée est inconséquente, et ne fut jamais approfondie. La puissance qui a créé la nature n'a, sans doute, point de bornes, ne sauroit être restreinte ou assujettie dans sa volonté, et est indépendante de toute loi. Elle seule peut changer la nature et ses lois ; elle seule peut même les anéantir ; et, quoique nous n'ayons pas une connoissance positive de ce grand objet, l'idée que nous nous sommes formée de cette puissance sans bornes, est au moins la plus convenable de celles que l'homme ait dû se faire de la Divinité, lorsque, par la pensée, il a su s'élever jusqu'à elle.

« Si la *nature* étoit une intelligence, elle pourroit *vouloir*, elle pourroit changer ses lois, ou plutôt elle n'auroit point de lois. Enfin, si la *nature* étoit DIEU même, sa volonté seroit indépendante, ses actes ne seroient point forcés. Mais il n'en est pas ainsi : elle est partout, au contraire, assujettie à des lois constantes sur lesquelles elle n'a aucun pouvoir ; en sorte que, quoique ses moyens soient infiniment diversifiés et inépuisables, elle agit toujours de même dans chaque circonstance semblable, et ne sauroit agir autrement.

« Sans doute, toutes les lois auxquelles la nature est assujettie dans ses actes, ne sont que l'expression de la volonté suprême qui les a établies ; mais la nature n'en est pas moins un ordre de choses particulier, qui ne sauroit vouloir, qui n'agit que par nécessité, et qui ne peut exécuter que ce qu'il exécute.

« Beaucoup de personnes supposent une *âme universelle*, qui dirige vers un but qui doit être atteint, tous les mouvemens et tous les changemens qui s'exécutent dans les parties de *l'univers*.

« Cette idée, renouvelée des anciens, qui ne s'y bernoient pas, puisqu'ils attribuoient en même temps une âme particulière à chaque sorte de corps, n'est-elle pas au fond semblable à celle qui fait dire à présent que la nature n'est autre que DIEU même ? Or, je viens de montrer qu'il y a ici confusion d'idées incompatibles, et que la nature n'étant point un être, une intelligence, mais un ordre de choses partout assujetti, on ne sauroit absolument la comparer en rien à l'Être suprême, dont le pouvoir ne sauroit être limité par aucune loi.

« C'est donc une véritable erreur que d'attribuer à la nature un but, une intention quelconque dans ses opérations ; et cette erreur est des plus

communes parmi les naturalistes. Je remarquerai seulement que si les résultats de ses actes paroissent présenter des fins prévues, c'est parce que, dirigée partout par des lois constantes, primitivement combinées pour le but que s'est proposé son *suprême auteur*, la diversité des circonstances que les choses existantes lui offrent sous tous les rapports, amène des produits toujours en harmonie avec les lois qui régissent tous les genres de changemens qu'elle opère ; c'est aussi parce que ses lois des derniers ordres sont dépendantes et régies elles-mêmes par celles des premiers ou des supérieurs.

« C'est surtout dans les corps vivans, et principalement dans les *animaux*, qu'on a cru apercevoir un but aux opérations de la nature. Ce but, cependant, n'est là, comme ailleurs, qu'une simple apparence et non une réalité. En effet, dans chaque organisation particulière de ces corps, un ordre de choses, préparé par les causes qui l'ont graduellement établi, ne fait qu'amener, par des développemens progressifs de parties, régis par les circonstances, ce qui nous paroît être un but, et ce qui n'est réellement qu'une nécessité. Les climats, les situations, les milieux habités, les moyens de vivre et de pourvoir à sa conservation, en un mot, les circonstances particulières dans lesquelles chaque race s'est rencontrée, ont amené leurs habitudes ; celles-ci y ont

plié et approprié les organes des individus ; et il en est résulté que l'harmonie que nous remarquons partout entre l'organisation et les habitudes des animaux, nous paroît une fin prévue, tandis qu'elle n'est qu'une fin nécessairement amenée (1).

« La nature n'étant point une intelligence, n'étant pas même un être, mais un ordre de choses constituant une puissance partout assujettie à des lois, la nature, dis-je, n'est donc pas DIEU même. Elle est le produit sublime de sa volonté toute puissante ; et, pour nous, elle est celui des objets créés le plus grand et le plus admirable.

« Ainsi, la volonté de DIEU est partout exprimée par l'exécution des lois de la nature, puisque ces lois viennent de lui. Cette volonté, néanmoins, ne sauroit y être bornée, la puissance dont elle émane n'ayant point de limites. Cependant, il n'en est pas moins très-vrai que, parmi les faits physiques et moraux, jamais nous n'avons occasion d'en observer un seul qui ne soit véritablement le résultat des lois dont il s'agit. »

Passons à la seconde erreur que nous avons

citée, en parlant des confusions d'idées auxquelles la considération de la nature a donné lieu ; à celle qui consiste en ce que beaucoup de personnes regardent comme synonymes, les mots *nature* et *univers*, ou monde physique ; et tâchons de la détruire.

« Ces deux mots, *nature* et *univers*, si souvent employés et confondus, auxquels on n'attache, en général, que des idées vagues, et sur lesquels la détermination précise de l'idée que l'on doit se former de chacun d'eux, paroît une folle entreprise à certaines personnes, me semblent devoir être distingués dans leur signification, car ils concernent des objets essentiellement différens. Or, cette distinction est tellement importante que, sans elle, nous nous égarerions toujours dans nos raisonnemens sur tout ce que nous observons. »

Pour moi, la définition de l'*univers* ne peut être autre que la suivante ; et la seule considération de ce qu'est la *matière*, suffira pour en montrer le fondement ; la voici :

L'*univers* est l'ensemble, sans puissance propre, de tous

---

(1) Qu'est-ce donc que ce *nisus* formateur dont on s'est servi pour expliquer, à l'égard des corps vivans, soit les faits généraux de développement et de variation de ces corps, soit les faits particuliers que présente l'histoire physique de l'*homme* dans les variétés reconnues de son espèce ; qu'est-ce, dis-je, que le *nisus* formateur dont il s'agit, si ce n'est cette *puissance* même de la *nature* que je viens de signaler !

les êtres matériels, essentiellement inactifs et passifs, qui existent.

« C'est donc du monde ou de l'*univers physique* dont il s'agit uniquement dans cette définition. Ne pouvant parler que de ce qui est à la portée de nos observations, c'est seulement de celles des parties de l'univers que nous apercevons qu'il nous est possible de nous procurer quelques connoissances, tant sur ce que sont ces parties elles-mêmes, que sur ce qui les concerne.

« Là, se borne tout ce que nous pouvons raisonnablement dire de l'univers. Chercher à expliquer sa formation, à déterminer tous les objets qui entrent dans sa composition, seroit assurément une folie. Nous n'en avons pas les moyens ; nous n'en connoissons que très-peu de chose ; nous savons seulement que son existence est une réalité.

« Cependant, la matière faisant la base de toutes ses parties, je puis montrer qu'il est en lui-même inactif et sans puissance propre, et que ce que nous devons entendre par le mot nature, lui est tout-à-fait étranger. »

C'est une pensée incontestable, et effectivement admise par les philosophes de tous les temps, que celle qui nous fait regarder la matière comme étant inerte, incapable d'avoir en propre aucun

mouvement, aucune activité, mais pouvant seulement recevoir et transmettre du mouvement, sans jamais en produire elle-même : la matière est donc un objet essentiellement passif.

Cette vérité, de toute évidence, tant qu'il ne s'agit que de la *matière*, ne paroît pas généralement applicable aux corps qui, néanmoins, en sont uniquement formés ; car, parmi ces corps, qui tous ne sont que des assemblages de particules de matière, et particulièrement parmi ceux qui sont fluides, on en remarque beaucoup qui semblent jouir en propre d'une véritable activité. Mais il est facile de faire voir que si les corps fluides paroissent doués d'une activité quelconque, ils la doivent, soit à des causes hors d'eux, soit à un état accidentel qui les éloigne de celui qui leur est propre, état qu'ils reprennent, ou tendent à reprendre, dès que la possibilité de le faire se présente. Je me suis déjà convaincu du fondement de ces faits à l'égard du calorique et de quelques autres fluides, actifs accidentellement, quoique l'état passager qui leur donne cette activité nous paroisse durable, parce que les causes qui le renouvellent ou l'entretiennent, sont telles aussi relativement à nous. L'*attraction* elle-même n'est qu'un fait constaté, mais qui ne prouve rien contre l'inactivité de la matière, et conséquemment contre celle qui est naturelle à tous les corps. Elle porte seulement

à penser qu'une cause, trop générale pour que nous ayons les moyens de la saisir, donne lieu à ce fait.

Ainsi, en approfondissant ce grand sujet, je crois pouvoir assurer, à l'égard de l'ensemble de matières et de corps qui constitue l'univers ou le monde physique, que cet ensemble n'est point et ne peut être une puissance ; qu'il ne peut avoir aucune activité qui lui soit propre, et qu'il n'en sauroit avoir conséquemment sur ses parties, la source de toute activité lui étant tout-à-fait étrangère ; enfin, je crois de même être fondé dans cette assertion, que toutes les parties de l'univers physique n'ont réellement pas par elles-mêmes plus d'activité que l'ensemble qu'elles composent ; que toutes sont véritablement passives, quoique certaines d'entre elles soient circonstancielle ment douées de la puissance d'agir ; et que ce sont toutes ces parties qui constituent l'unique et vaste domaine de la nature.

Quant à l'ensemble dont je viens de parler, en un mot, à cet *univers physique* qui forme pour la nature un domaine si étendu, je ne doute pas qu'il ne soit indestructif, immuable, quoique toutes ses parties soient continuellement modifiées et changeantes ; et je pense qu'il subsistera tel qu'il est, tant que la volonté de son SUBLIME AUTEUR le permettra.

Maintenant, je vais montrer que la nature n'est nullement dans la catégorie où se trouve l'univers physique ; que si celui-ci a la matière pour base de toutes ses parties, la matière n'entre dans aucune des parties de celle-là ; et qu'en effet, la nature n'est ni un corps, ni un être quelconque, ni un ensemble d'êtres, ni un composé d'objets passifs ; mais qu'elle offre, au contraire, un ordre de choses particulier, constituant une puissance toujours active, laquelle est, néanmoins, assujettie dans tous ses actes.

C'est, effectivement, la nature qui fait exister, non la matière, mais tous les corps dont la matière est essentiellement la base ; et, comme elle n'a de pouvoir que sur cette dernière, et que son pouvoir à cet égard ne s'étend qu'à la modifier diversement, qu'à changer et varier sans cesse ses masses particulières, ses associations, ses agrégats, ses combinaisons différentes ; on peut être assuré que, relativement aux corps, c'est elle seule qui les fait ce qu'ils sont, et que c'est elle encore qui donne aux uns les propriétés, et aux autres, les facultés que nous leur observons.

Qu'est-ce donc, encore une fois, que la nature, puisque ce n'est point une intelligence ? En quoi consiste cet ordre de choses qui a tant de puissance, et qui, lui-même, en établit d'autres ? Et, si ce même ordre de choses est immatériel dans toutes ses parties, par quelle voie pouvons-nous

parvenir à le connoître, puisque toutes nos connoissances positives proviennent originairement de nos sensations ? Par l'exposition suivante, je crois donner la solution de toutes ces questions :

*Définition de la nature, et exposé des parties dont se compose l'ordre de choses qui la constitue.*

La *nature* est un ordre de choses composé d'objets étrangers à la matière, lesquels sont déterminables par l'observation des corps, et dont l'ensemble constitue une puissance inaltérable dans son essence, assujettie dans tous ses actes, et constamment agissante sur toutes les parties de l'univers physique.

Si l'on oppose cette définition à celle que j'ai donnée de l'univers, qui n'est que *l'ensemble de tous les êtres physiques et passifs*, c'est-à-dire, que *l'ensemble de tous les corps et de toutes les matières qui existent*, on reconnoîtra que ces deux ordres de choses sont extrêmement différens, tout-à-fait séparés, et ne doivent pas être confondus.

En ayant eu, presque de tout temps, le sentiment intime, quoique nous ne nous en soyons jamais rendu compte, nous ne les avons pas effectivement confondus ; car, présentant cet

*ordre inaltérable* de causes sans cesse actives, et le distinguant des êtres passifs qui y sont assujettis, nous l'avons en quelque sorte personnifié, en lui donnant le nom de *nature* ; et depuis, nous nous servons habituellement de cette expression, sans nous occuper des idées précises que nous devons y attacher.

Nous allons voir que les objets, non physiques, dont l'ensemble constitue la nature, ne sont point des êtres, et conséquemment ne sont ni des corps, ni des matières ; que, cependant, nous avons pu les connoître, à l'aide de l'observation des corps ; qu'ils se sont trouvés à notre portée, par cette voie ; que ce sont même les seuls objets étrangers aux corps et aux matières dont nous puissions nous procurer une connoissance positive. Examinons donc ces objets singuliers, et considérons le grand pouvoir qui résulte de l'ensemble qu'ils composent.

*Objets métaphysiques dont l'ensemble constitue la nature.*

Si la définition que j'ai donnée de la nature est fondée, il en résulte que cette dernière n'est qu'un ensemble d'objets métaphysiques, tous étrangers par conséquent aux parties de l'univers ; que la source de ces objets ne sauroit nous être connue, et doit être attribuée à une création particulière, à la volonté du PUISSANT AUTEUR de toutes choses ; et que cet



ensemble d'objets forme un *ordre de choses* continuellement actif et muni de moyens qui permettent et régularisent tous ses actes. Ainsi, la nature se compose :

« 1° Du *mouvement*, que nous ne connaissons que comme la modification d'un corps qui change de lieu, qui n'est essentiel à aucune matière, à aucun corps, et qui est cependant inépuisable dans sa source, et se trouve répandu dans toutes les parties des corps ;

« 2° De *lois* de tous les ordres, qui, constantes et immutables, régissent tous les mouvemens, tous les changemens que subissent les corps, et qui mettent dans l'univers, toujours *changeant* dans ses parties et toujours le *même* dans son ensemble un ordre et une harmonie inaltérables. »

« La puissance assujettie qui résulte de l'ordre des causes actives que je viens de citer, a sans cesse à sa disposition :

« 1° *L'espace*, dont nous ne nous sommes formé l'idée qu'en considérant le lieu des corps, soit réel, soit possible ; que nous savons être immobile, partout pénétrable et indéfini ; qui n'a de parties finies que celles des lieux que remplissent les corps, enfin, que celles qui résultent de nos mesures d'après les corps, et d'après les lieux que ces corps peuvent successivement occuper en se déplaçant ;

« 2° Le *temps* ou la *durée*, qui n'est qu'une continuité, avec ou sans terme, soit du mouvement, soit de l'existence des choses, et que nous ne sommes parvenus à mesurer, d'une part, qu'en considérant la succession des déplacements d'un corps, lorsqu'étant animé d'une force uniforme, nous avons divisé en parties la ligne qu'il a parcourue, ce qui nous a donné l'idée des durées finies et relatives ; et, de l'autre part, lorsque nous avons comparé les différentes durées d'existence de divers corps, en les rapportant à des durées finies et déjà connues. »

Ainsi, l'on peut maintenant se convaincre que l'ordre de choses qui constitue la nature, et que les moyens que cette dernière a sans cesse à sa disposition, sont des objets essentiellement distincts de l'ensemble d'êtres matériels et passifs dont se compose *l'univers physique* ; car, à l'égard de la nature, ni le mouvement, ni les lois de tous les genres qui produisent et régissent ses actes, ni le temps et l'espace dont elle dispose sans limites, ne sont le propre de la matière ; et l'on sait que la matière est la base de tous les corps physiques dont l'ensemble constitue *l'univers*.

Ce qui prouve que la nature n'est point une puissance suprême, mais un pouvoir assujetti, quoique très-grand, c'est que le temps, pour elle, est une condition de rigueur, et qu'elle ne fait rien, absolument rien, sans l'emploi de ce- [celui-ci]

lui-ci. *L'idée*, au contraire, que nous avons dû nous former de la toute *puissance* divine, est qu'elle ne peut être astreinte par aucune impossibilité. Elle crée un objet, selon sa volonté, et le fait exister sans qu'aucune durée quelconque soit nécessaire pour sa formation. Ce n'est assurément pas là le propre du pouvoir de la nature. Aussi, nous pouvons concevoir les moyens de cette dernière, et jamais notre foible intelligence ne pourra comprendre la puissance infinie qui a donné lieu à tout ce qui existe, en un mot, créé la nature elle-même.

Puisqu'à l'aide de l'observation des corps nous avons pu apercevoir ce qui constitue réellement la *nature*, et nous en former une idée ; que nous avons pu de même nous en former une de *l'univers* ou monde physique, en considérant ce que sont essentiellement ses parties ; il en résulte que la définition que j'ai donnée de l'un et de l'autre de ces deux ordres de choses, étant réduite à sa plus grande simplicité, présente de chacun l'idée la plus précise et la plus exacte que nous puissions avoir. Pour la *nature*, activité, lois et moyens sans terme, mais partout assujettis ; pour *l'univers*, ensemble immense d'objets passifs et essentiellement inactifs, ensemble qui constitue et borne l'unique domaine de la première.

Que l'on excepte la plus grande des pensées de

l'homme, celle qui l'a élevé jusqu'à la connoissance de l'ÊTRE SUPRÊME, et qu'on me dise s'il peut exister pour lui un plus grand sujet que celui dont je viens de traiter, un sujet surtout qu'il lui importe le plus de considérer, sous tous les rapports ! Loin donc qu'il puisse se réduire à un simple objet de curiosité, je pourrais prouver que de tout ce dont l'homme peut s'occuper, ce même sujet est celui qui mérite le plus son attention ; que presque tous ses maux, dans ce monde, lui viennent de ce qu'il ne néglige ; qu'enfin, c'est uniquement de la connoissance de la nature, et de l'étude suivie de celles de ses lois qui sont relatives à son être physique, qu'il peut retirer, pour sa conservation, pour son bien-être, et pour sa conduite, dans ses relations avec ses semblables, les seuls avantages réels qu'il puisse obtenir de l'observation.

Quant à la *nature*, considérée dans ses rapports avec *l'univers*, ou avec les parties du monde physique, c'est, sans doute, un objet de curiosité, mais qui est vraiment philosophique, et digne des grandes pensées de l'homme qui seul a le pouvoir de l'embrasser. Reprenons-en donc la considération, afin d'en acquérir, s'il est possible, une juste idée ; nous examinerons ensuite celles des parties de cette considération qui nous concernent immédiatement, les avantages immenses que nous pouvons obtenir de leur étude, et l'application

que nous pouvons faire des lumières que cette étude nous procurera, pour diriger convenablement et utilement toutes nos actions.

« Pour l'homme qui observe et réfléchit, le spectacle de l'univers, animé par la nature, est sans doute très-imposant, propre à émouvoir, à frapper l'imagination, et à élever l'esprit à de grandes pensées. Tout ce qu'il aperçoit lui paroît pénétré de mouvement, soit effectif, soit contenu par des forces en équilibre. De tous côtés, il remarque, entre les corps, des actions réciproques et diverses, des réactions, des déplacements, des agitations, des mutations de toutes les sortes, des altérations, des destructions, des formations nouvelles d'objets qui subissent à leur tour le sort d'autres semblables qui ont cessé d'exister ; enfin, des reproductions constantes, mais assujetties aux influences des circonstances, qui en font varier les résultats ; en un mot, il voit les générations passer rapidement, se succéder sans cesse, et en quelque sorte, comme on l'a dit, « *se précipiter dans l'abîme des temps.* »

« L'observateur dont je parle, bientôt ne doute plus que le domaine de la nature ne s'étende généralement à tous les corps. Il conçoit que ce domaine ne doit pas se borner aux objets qui composent le globe que nous habitons, c'est-à-dire, que la nature n'est point restreinte à former, varier,

multiplier, détruire et renouveler sans cesse les *animaux*, les *végétaux* et les corps *inorganiques* de notre planète. Ce seroit, sans doute, une erreur que l'on commettrait, si l'on s'en rapportoit à cet égard à l'apparence ; car le mouvement répandu partout, et ses forces agissantes, ne sont probablement nulle part dans un équilibre parfait et constant. Le domaine dont il s'agit embrasse donc toutes les parties de l'univers, quelles qu'elles soient ; et, conséquemment, les corps célestes, connus ou inconnus, subissent nécessairement les effets de la puissance de la nature. Aussi, l'on est autorisé à penser que, quelque considérable que soit la lenteur des changemens qu'elle exécute, dans les grands corps de l'univers, tous, néanmoins, y sont assujettis ; en sorte qu'aucun corps physique n'a nulle part une stabilité absolue.

« Ainsi, la nature, toujours agissante, toujours impassible, renouvelant et variant toute espèce de corps, n'en préservant aucun de la destruction, nous offre une scène imposante et sans terme, et nous montre en elle une puissance particulière, qui n'agit que par nécessité.

« Tel est l'ensemble de choses qui constitue la nature, et dont nous sommes assurés de l'existence par l'observation ; ensemble qui n'a pu se faire exister lui-même, et qui ne peut

rien sur aucune de ses parties ; ensemble qui se compose de causes ou de forces toujours actives, toujours régularisées par des lois, et de moyens essentiels à la possibilité de leurs actions ; ensemble, enfin, qui donne lieu à une *puissance* assujettie dans tous ses actes, et néanmoins admirable dans tous ses produits.

« La nature reconnue, atteste elle-même son *auteur*, et présente une garantie de la plus grande des pensées de l'homme, de celle qui le distingue si éminemment des autres êtres qui ne jouissent de l'intelligence que dans des degrés inférieurs, et qui ne sauroient jamais s'élever à une pensée aussi grande.

« Si l'on ajoute à cette vérité la suivante ; savoir : que le terme de nos connoissances positives n'emporte pas nécessairement celui de ce qui peut exister, on aura en elles les moyens de renverser les faux raisonnemens dont l'immoralité s'autorise.

« Reprenons la suite des développemens qui caractérisent la nature, et qui montrent le vrai point de vue sous lequel on doit la considérer.

« Puisque la nature est une puissance qui produit, renouvelle, change, déplace, enfin,

compose et décompose les différens corps qui font partie de l'univers ; on conçoit qu'aucun changement, qu'aucune formation, qu'aucun déplacement ne s'opère que conformément à ses lois ; et quoique les circonstances fassent quelquefois varier ses produits et celles des lois qui doivent être employées, c'est encore, néanmoins, par des lois de la nature que ces variations sont dirigées. Ainsi, certaines irrégularités dans ses actes, certaines monstruosité qui semblent contrarier sa marche ordinaire, les bouleversemens dans l'ordre des objets physiques, en un mot, les suites trop souvent affligeantes des passions de l'homme, sont cependant le produit de ses propres lois et des circonstances qui y ont donné lieu. Ne sait-on pas, d'ailleurs, que le mot de *hasard* n'exprime que notre ignorance des causes ?

« A tout cela, j'ajouterai que des *désordres* sont sans réalité dans la nature, et que ce ne sont, au contraire, que des faits, dans l'ordre général, les uns peu connus de nous, et les autres relatifs aux objets particuliers dont l'intérêt de conservation se trouve nécessairement compromis par cet ordre général (*Philos. zool.*, vol. 2, p. 465). » Il résulte de la considération de ces derniers faits, que nous appelons *désordre* tout ce qui nous nuit ou peut nous nuire ; supposant présomptueusement que notre bien-être est le but pour lequel la nature fut instituée.

*De la nécessité d'étudier la nature, c'est-à-dire l'ordre de choses qui la constitue, les lois qui régissent ses actes, et surtout parmi ces lois celles qui sont relatives à notre être physique.*

L'homme, placé à la surface du globe qu'il habite, considérant d'abord qu'en quelque lieu qu'il soit, il est entouré d'une multitude de corps divers, dont plusieurs sont sans cesse en relation immédiate avec son être physique, que ces corps sont tous des produits de la nature, et que tous sont assujettis à ses lois dans leurs mutations variées ; ne pouvant ensuite douter que son propre corps ne fasse, ainsi que tous les autres, partie de l'univers, puisqu'il est pareillement matériel, et qu'il ne soit aussi, comme eux, soumis au pouvoir de la *nature*, aux lois qui régissent les corps vivans, et plus particulièrement à celles qui concernent le corps animal ; enfin, étant forcé de reconnoître que toutes les facultés dont il jouit sont des produits évidens de ses organes (conséquemment des phénomènes physiques) et subissent effectivement le même sort que ces derniers ; peut-il donc regarder avec indifférence la connoissance de la *nature*, de celles de ses lois qui sont relatives à son être physique, en un mot, de tant d'agens divers qui influent sans cesse sur ses organes, sur la validité ou l'affoiblissement de leurs fonctions, ainsi que

sur les différentes mutations d'état qu'il éprouve continuellement ! Comment concevoir que l'homme, qui peut être infiniment supérieur, dans ses facultés d'intelligence, à ceux des autres êtres du règne dont il fait partie, qui est par conséquent bien plus capable qu'aucun d'eux de reconnoître ses véritables intérêts ; comment concevoir, dis-je, qu'il soit néanmoins tellement insouciant à l'égard de la puissance dont il dépend d'une manière si absolue, sous le rapport de son être physique, qu'il ne daigne jamais s'occuper d'elle ! Au lieu de s'appliquer constamment à l'étude de la *nature*, à celles de ses lois qui sont relatives à lui, ainsi qu'à ses intérêts dans chaque circonstance, afin de n'être jamais en contradiction avec elles dans ses actions, il préfère son ignorance à leur égard, conserve les préventions qu'on lui a inspirées, se livre à des désirs inconsidérés, s'abandonne à des penchans, à des passions qui compromettent ses plus grands intérêts, sa conservation même : en sorte que, toujours entraîné et sans guide, toujours dominé, toujours esclave et même victime, l'homme, en général, est très-misérable.

J'ose le dire ; l'homme connoissant mal ce qui lui est essentiel à savoir relativement à la nature de son organisation, au pouvoir de ses organes, à leur dépendance, ainsi qu'à celle des phénomènes qu'ils peuvent produire, enfin, à la source

des facultés dont il jouit, comme aux moyens de les perfectionner graduellement ; connoissant plus mal encore ce qui doit le guider dans ses actions avec ses semblables, et la part qui appartient aux lois de la nature, soit dans ses propres actions, soit dans celles des autres individus de son espèce ; en outre, trop souvent abusé par un *faux-savoir* qui, lui montrant sous un faux jour quantité de sujets qu'il considère, et lui faisant donner une confiance absolue aux jugemens qu'il porte, soit sur ses propres actions, soit sur celles des autres, le trompe souvent dans son attente, et sembleroit faire douter si l'usage de ses facultés intellectuelles ne lui est pas plus funeste qu'avantageux ; enfin, attribuant toujours ses malheurs à un sort contraire, à *fatalité* tandis qu'ils ne sont dus qu'à ses faux calculs, qu'à son ignorance des lois de la nature, avec lesquelles il se met presque toujours en opposition ; on le voit persister dans son insouciance, relativement à la puissance dont il est partout si dépendant, et subir les maux qui doivent résulter de sa négligence et de son inconséquence.

Qu'il sache donc que tous les corps sans exception, soit ceux qui sont inorganiques, soit ceux qui jouissent de la vie, sont assujettis aux lois de la *nature* dans tout ce qui les concerne ; que, conséquemment, les phénomènes que produisent ces corps ou certaines de leurs parties sont dans le même cas : en sorte que tout ce qu'il peut observer

est absolument dans la même dépendance. Alors, il concevra l'importance, pour lui, de reconnoître et d'étudier sans cesse la puissance qui exerce sur sa durée, son état, ses penchans, ses pensées, ses actions, un pouvoir si absolu.

HOMMES qui l'emportez sur tous les autres êtres vivans par une aussi grande supériorité de facultés et de moyens, mais que la *nature* a placés, comme eux, dans un immense torrent qui vous entraîne ; considérez donc le cours de ce torrent ; étudiez et reconnoissez les nombreux écueils qui se trouvent dans son sein, si vous ne voulez être victimes des fausses directions que, par votre ignorance de ces écueils, vous pouvez donner à vos actions, en les mettant en contradiction avec l'ordre de choses auquel vous êtes assujettis.

Montrons actuellement les principaux objets qui doivent attirer l'attention de l'homme, dans son étude de celles des lois de la *nature* qu'il lui importe le plus de reconnoître, parce qu'elles sont relatives, les unes à son être physique, et les autres à sa tranquillité et à son bonheur.

Si, distinguant, à son égard et par sa pensée, le *physique* de ce qu'il appelle le *moral*, l'homme entend, par-là, distinguer les organes mêmes des phénomènes que leurs fonctions produisent, et applique plus particulièrement cette

distinction aux organes et aux fonctions organiques qui lui donnent des idées, le font comparer, juger et penser, alors il reconnoîtra que l'un et l'autre de ces deux objets sont entièrement du domaine de la nature. Il les trouvera effectivement régis par ses lois, et il remarquera que l'un et l'autre sont également susceptibles de développemens, d'acquérir une éminence, un perfectionnement plus ou moins considérables, enfin, de subir des altérations plus ou moins grandes dans leur intégrité, et cela, de part et d'autre, dans des rapports parfaits. Cette considération, toujours et partout constatée par les faits, lui fera sentir l'importance de régler, par l'observation des lois de la nature, d'une part, tout ce qui concerne son corps physique ou qui se trouve en relation avec lui, et, de l'autre part, ce qui est relatif aux actes de sa pensée.

Relativement à son être physique, deux ordres de considérations doivent partager l'attention de l'homme, parce qu'à l'égard de l'un et de l'autre, la connoissance des lois de la *nature* lui est d'une nécessité absolue.

Par le premier de ces deux ordres, il s'occupe de l'étude de sa propre organisation, des lois qui dirigent ses différens actes, des causes qui peuvent troubler leur harmonie, altérer leurs facultés ; et il

entreprend d'y remédier, sans se mettre en opposition avec les lois de la nature. Sauf une comparaison plus étendue avec les autres organisations animales dont il peut obtenir beaucoup de lumières, je n'ai rien à lui proposer sur ce sujet important, parce qu'il ne l'a point négligé.

Par le second ordre de considérations, il doit s'appliquer à l'étude des agens extérieurs et divers qui exercent sur son corps des influences variables, souvent considérables, influences qui altèrent sa santé, lui donnent des maladies, et compromettent fréquemment sa conservation. Malgré l'importance de ce sujet on peut lui reprocher le tort de l'avoir jusqu'à présent négligé, et j'aurois à cet égard bien des réflexions à lui présenter ; mais je me bornerai à la simple indication de l'étude dont il est enfin nécessaire qu'il s'occupe.

En effet, plongé continuellement dans la base de l'atmosphère, dont il supporte le poids ainsi que la pression de toutes parts, et en outre sans cesse entouré de différens fluides actifs, qui se meuvent dans le sein de cette atmosphère, tous invisibles pour lui, les uns n'agissant sur lui qu'à l'extérieur, tandis que les autres le pénètrent plus ou moins rapidement, l'homme est de temps à autre diversement affecté, quelque- [quelquefois]

fois même très-fortement, par les influences variables de tant d'agens qui l'environnent ; agens qui subissent, dans leurs agitations, leurs déplacemens, leurs densité et leur puissance d'action, des variations souvent très-considérables.

Les résultats de ces influences diverses, dont les animaux éprouvent aussi les suites, sont, pour l'homme, tantôt d'affoiblir l'activité de ses mouvemens vitaux, ainsi que celle des fonctions de ses organes, de faire varier en lui les sécrétions et les excrétions, d'interrompre quelquefois le cours de certaines d'entre elle, de préparer ou de donner lieu à diverses maladies ; et tantôt de ranimer l'énergie vitale, d'accroître le ton des solides réagissans, en un mot, d'opérer des effets très-opposés aux premiers, mais qui, dans certaines circonstances, peuvent être encore très-nuisibles.

Les déplacemens et les agitations des fluides environnans dont je viens de parler sont presque toujours en rapport dans leurs variations avec celles de l'atmosphère qui les contient. Or, comme les variations de celle-ci sont elles-mêmes excitées par différentes causes dont les principales sont reconnoissables par l'observation, réglées dans le cours de leurs paroxismes, déterminables dans leurs retours, il nous est donc possible, à l'aide d'une étude convenable et suivie, d'assigner les époques où nous serons exposés à supporter au moins les plus grandes influences sur nous de ces causes d'action.

Ici, je ne considère que les effets immédiatement relatifs au corps de l'homme, de la part des grandes variations de l'atmosphère, ainsi que de celles des fluides divers qu'elle contient ; effets qu'il lui importeroit de mieux connoître sous tous leurs rapports, parce qu'il pourroit alors leur opposer des mesures de précaution, afin d'en être moins victime. Mais son intérêt à cet égard ne se borne pas à s'efforcer d'y échapper lui-même ; les grandes variations de l'atmosphère affectent et détruisent trop souvent ce qu'il a de plus précieux ; et qui ne sait que les pluies, les grêles, les orages, les ouragans et les tempêtes ravagent ses habitations, anéantissent ses propriétés, lui causent des torts souvent incalculables, et même exposent sa vie dans diverses circonstances ?

Cependant, il reste indifférent à l'égard de causes qui amènent pour lui des effets si dangereux, et, quoiqu'il ne puisse douter que ces causes ne soient nécessairement régies par des lois et qu'elles n'aient un ordre effectif, il ne fait aucun effort, ne tente aucune recherche pour parvenir à connoître les temps où il peut y être exposé. J'en ai dit un mot à l'article MÉTÉOROLOGIE. V. cet article.

Je viens d'énoncer les deux ordres de considérations qui doivent attirer l'attention de l'homme, relativement à son



*être physique* ; savoir : la connoissance de tout ce qui concerne sa propre organisation, et celle des causes extérieures qui peuvent l'affecter ou en troubler l'harmonie. Il lui importe assurément de connoître les lois de la *nature* à l'égard de tout ce qui se rapporte à ces deux sujets. Maintenant, je vais passer à un objet moins connu encore, plus délicat, et qui, relativement à l'homme social, ne le cède nullement en intérêt aux précédens.

Il s'agit de reconnoître l'importance de considérer les *lois de la nature* à l'égard de ce qui concerne ce qu'on nomme le *moral de l'homme*, et de ce qui constitue la source de ses actions.

Je ne me propose pas de traiter à fond ou dans son entier ce vaste sujet ; mon objet ici et surtout mes moyens ne me permettent point de l'entreprendre. Mais, convaincu de la nécessité d'en reconnoître les bases, c'est-à-dire, de signaler les points essentiels de départ qui seuls peuvent fournir les moyens de le développer d'une manière utile, j'ai cru devoir exposer ici ma pensée sur cet objet important.

L'homme a reçu de la nature des *penchans* qui se développent plus ou moins, selon les circonstances de sa situation. J'en ai fait l'exposition dans l'introduction de *l'Histoire naturelle des animaux sans vertèbres* (vol. 1, p.

259), et j'y renvoie.

Tantôt la presque totalité de ces penchans se trouve comme anéantie, dans tel individu, par les suites d'une position misérable, pénible et de toute part dépendante ; tantôt, dans tel autre individu, moins mal partagé, tel ou tel de ces penchans parvient à se développer, à se transformer même en passion ; enfin, souvent, dans tel autre, dont la situation sociale est plus avantageuse encore, plusieurs de ces penchans acquièrent des développemens remarquables ; mais presque toujours l'un d'entre eux devient dominant, et, s'il se change en passion, il affoiblit ou semble affoiblir les autres. C'est surtout dans les hautes situations que le développement des *penchans naturels* de l'homme se fait le plus fortement remarquer.

C'est assurément dans ces *penchans* développés qu'il faut chercher les causes qui influent le plus sur la direction des actions de l'homme. Mais cette direction reçoit des modifications plus ou moins grandes de la part du jugement de chaque individu, selon que ce jugement a plus ou moins de rectitude, c'est-à-dire, selon qu'il est le résultat de plus ou moins de connoissances acquises et de plus ou moins d'expérience mise à profit.

Ce sont là, pour moi, les points de départ les plus pro- [propres]

pres à montrer la véritable source des actions humaines qui sont généralement si variées, si diverses, si contrastantes, si singulières même.

La tendance continuelle de l'homme vers le *bien-être* ou vers un *meilleur-être*, lui faisant sans cesse désirer une situation nouvelle, et toujours fonder ses espérances sur l'avenir, rend les individus, privés de lumières, proportionnellement plus crédules, plus amis du merveilleux, plus indifférens pour les idées solides, pour les vérités mêmes, leur donne un grand attrait pour des illusions qui les flattent, enfin, les porte à des craintes et à des espérances imaginaires.

Cette manière d'être et de sentir, étant le propre de l'immense majorité des individus de toute population, a fourni aux plus avisés qui en font partie, les moyens d'abuser et de dominer les autres. Il leur a été facile, par-là, de changer en pouvoir absolu, les institutions originaires établies pour la conservation et l'avantage de la société. C'est donc principalement à l'ignorance des choses, au très-petit cercle d'idées dans lequel vivent les individus de cette majorité, qu'il faut rapporter la plupart des maux moraux qui affligent dans tant de contrées l'homme social.

Considérons maintenant comment et par quelle

voie il peut s'affranchir des *illusions* qui lui sont plus nuisibles qu'utiles.

Si l'homme se fût appliqué à distinguer les vérités qu'il peut parvenir à connoître, des illusions qu'il se forme, c'est-à-dire de celles de ses pensées qui ne s'appuient sur aucune base, ou autrement à distinguer ce qui est positif, comme les faits, de ce qui n'est que le résultat de ses raisonnemens, même d'après les faits ; s'il eût en outre considéré qu'il ne lui est possible d'acquérir des idées que par la voie de l'observation, que par les conséquences qu'il en tire ; enfin, s'il eût reconnu que toute idée qu'il ne tiendroit pas directement de l'observation, ou qui ne seroit pas une conséquence déduite de faits observés, doit être absolument nulle pour lui ; alors il n'eût pas été exposé à tant de prestiges, à tant d'erreurs, qui lui furent souvent si funestes.

L'intérêt le plus pressant de l'homme, celui qu'il lui importe le plus de considérer, doit donc lui faire reconnoître la nécessité de circonscrire clairement, dans sa pensée, le champ des connoissances réelles qu'il peut se procurer, et de s'en former une idée juste, afin de ne pas s'exposer à la tentation, toujours infructueuse, d'en sortir, et se mettre, par-là, dans le cas d'être la dupe de ceux qui auroient des motifs pour l'égarer. Or, la culture du champ dont il est question lui apprendra que les connoissances auxquelles il peut par- [parvenir]

venir sont de deux ordres ; savoir : 1° les faits constatés par l'observation, qui tous sont pour lui des vérités positives ; 2° les conséquences tirées des faits observés, lesquelles peuvent être encore des vérités, mais aussi, le plus souvent, peuvent être erronées, puisqu'elles dépendent de son *jugement*. (Voyez ce mot.) Cependant, à l'aide de l'étude et de la méditation, il peut opérer le redressement de ces dernières, et se procurer aussi, par elles, la connoissance de beaucoup de vérités. Ainsi il n'y a, pour l'homme, de vérités saisissables, de connoissances certaines, que celles des faits qu'il peut observer, et que celles qu'il peut obtenir des conséquences qu'il tire de ces mêmes faits, lorsqu'il possède tous les élémens qui doivent servir au fondement de ces conséquences. Hors de là, hors du *champ des réalités*, le seul qui soit à sa disposition, il ne peut y avoir, pour lui, que des illusions, et il lui est, en effet, facile de s'en former plusieurs qui lui soient agréables, et dans lesquelles il se plaise, mais qui peuvent avoir, pour lui, plus d'inconvéniens que d'avantages.

Néanmoins, quoiqu'il soit réduit à ne pouvoir se procurer des connoissances positives que relativement aux objets physiques qui sont à sa portée, il ne sauroit douter qu'il ne puisse exister d'autres objets qui constituent des vérités

auxquelles il ne peut atteindre ; car, ne pouvant raisonnablement assigner aucune direction à la volonté du *suprême auteur* de toutes choses, dont la puissance est sans doute infinie, il ignore nécessairement ce que DIEU a voulu, ce qu'il lui a plu de faire, et, à cet égard, ne peut rien assurer, rien nier. Enfin, comme il ne lui est pas donné de pouvoir connoître aucune des vérités dont il s'agit, mettre ses suppositions à leur place, seroit évidemment une folie. Pénétré du fondement de ces considérations, et voulant lui faciliter la détermination du champ des connoissances auxquelles il peut aspirer, connoissances qui lui sont toutes utiles et la plupart très-importantes, je lui propose donc la circonscription suivante, qui renferme les sources de toutes les vérités auxquelles il peut parvenir.

*Exposition des sources où l'homme a puisé les connoissances qu'il possède, et dans lesquelles il en pourra recueillir quantité d'autres ; sources dont l'ensemble constitue, pour lui, le champ des réalités.*

1° La considération du monde physique, dont les parties observées, offrant partout une activité, un ordre et une harmonie inaltérables, ont élevé la pensée de l'homme jusqu'à la connoissance du *suprême auteur* de tout ce qui est ;

2° De la nature, c'est-à-dire, de cet ordre de choses immuable, qui répand et conserve l'activité dans les parties du monde physique, y régit, par des lois, tous les mouvemens, tous les changemens qui s'y observent, et qui exerce un pouvoir absolu sur tous les corps quelconques, ainsi que sur les phénomènes qu'ils peuvent produire ;

3° Des lois de tous les ordres qui dirigent tous les mouvemens, tous les changemens qui s'observent à l'égard des corps ;

4° Des portions finies de l'espace, mesurées par les lieux qu'occupent les corps, par les distances qui les séparent, et par celles qu'ils parcourent, lorsqu'ils se déplacent ;

5° Des durées limitées, mesurées par les déplacemens que subissent des corps mus par un mouvement uniforme, ou par les durées mêmes de certains de ces corps ;

6° Du mouvement répandu partout, inépuisable dans sa source, reconnoissable par l'observation des corps, opérant les déplacemens des uns, des agitations dans les parties des autres, et des changemens divers ;

7° De la matière dont toutes les parties de l'univers ou monde physique sont composées, et des corps qui tous en sont formés, leur ensemble constituant le domaine exclusif de la nature ;

8° De la forme extérieure des corps, de leurs qualités, de la structure interne de ceux qui ne sauroient *vivre*, et de l'organisation de ceux qui jouissent de la vie ;

9° Des propriétés générales des corps, de celles qui sont particulières à chacun d'eux, et des suites des relations qu'ils ont ou peuvent avoir les uns avec les autres ;

10° De la composition des corps, distincte de l'agrégation ou de la réunion des molécules qui forment les masses, des faits qui appartiennent à la combinaison des principes dans toute molécule intégrante composée, et de l'individualité des espèces ;

11° Des changemens, décompositions, combinaisons, renouvellemens, et reproductions qui se remarquent à l'égard de beaucoup de corps, et qui ont probablement lieu, soit les uns, soit les autres, pour tous ;

12° Des quantités, en nombre ou en dimension, applicables aux corps, au temps fini de leur durée ou de leur changement de lieu, à l'espace limité qu'embrassent ceux qui se déplacent, enfin aux énumérations qui les concernent, ou à des quantités abstraites ;

13° Des phénomènes qui appartiennent à l'organisation des corps vivans, soit à son ensemble, soit à des fonctions d'organes spéciaux ; phénomènes parmi lesquels les plus émi- [éminens]

nens, qui s'observent dans certains animaux et surtout dans l'homme, avec une extension sans limites assignables, constituent, pour chaque individu, son sentiment intérieur, ses penchans, sa faculté d'acquérir des idées, d'exécuter des opérations avec ces idées, causes diverses qui entraînent ou excitent ses actions ;

14° Des ensembles particuliers de corps divers, distingués par des rapports qui les réunissent ; ensembles qui constituent, parmi les corps observés, des distinctions particulières, comme celles des règnes, des classes, etc, objets, soit des parties de l'art en histoire naturelle, soit de nos sciences astronomiques et de physique générale ;

15° Enfin, des résultats des penchans, des affections et des besoins de l'homme ; résultats qui donnent lieu à ses mœurs, variées selon les temps, les climats et ses divers degrés de civilisation ; à ses opinions, ses croyances, ses institutions diverses ; à ses actions les plus mémorables. De là son histoire recueillie plus ou moins fidèlement ; les monumens de ses entreprises, de ses travaux ; ses ouvrages d'imagination, sa philosophie, ses sciences, etc.

Telle est la circonscription positive du *champ des réalités* pour l'homme ; de ce champ qui renferme les diverses sources où il puise toutes ses

idées, même celles qui sont du domaine de son imagination ; de ce champ qui seul lui fournit les connoissances réelles qu'il possède, et pourra toujours lui en procurer une infinité d'autres ; de ce champ, enfin, où il peut recueillir les seules vérités qu'il lui soit donné de pouvoir découvrir.

Ce même champ, embrassant dans ses limites les seules portions de l'Univers que l'homme puisse apercevoir, ainsi que la nature qui anime et régit partout les objets qui composent ce grand ensemble, est sans doute infiniment vaste pour lui : aussi n'en épuisera-t-il jamais la fertilité à son égard. Peut-être, cependant, qu'il est encore fort restreint relativement à tout ce qui est ; mais il est interdit à l'homme d'en sortir, et de rien connoître de ce qui n'en provient pas. Ce sont là des vérités du premier ordre et des plus importantes à considérer pour lui, parce qu'elles seules peuvent l'empêcher de s'égarer. Ces mêmes vérités ont cependant échappé aux philosophes de tous les temps.

Toutes les connoissances que l'homme peut se procurer par la culture du vaste champ dont il s'agit, c'est-à-dire par l'observation des faits qu'il lui offre, et même par les conséquences qu'il peut tirer de ces faits, lui sont assurément utiles, soit directement, soit indirectement. Aucune des vérités qu'il y peut recueillir, non-seulement ne sauroit

lui nuire, mais même ne peut que lui être profitable. L'erreur seule est dangereuse pour lui. Aussi, quoique, par les conséquences qu'il tire de l'observation des faits, il puisse parvenir à la découverte d'un grand nombre de vérités, il doit être très-réservé dans l'emploi de ces mêmes conséquences, qui ne sont que le résultat de son jugement, et il doit l'être d'autant plus, que ses connoissances de la nature sont moins avancées.

Or, si la matière créée est le domaine exclusif de la *nature*, et que, par suite de l'activité inépuisable qui fait essentiellement partie de cet ordre de choses, tout corps quelconque, de quelque taille, forme ou nature qu'il soit, et dans quelque lieu qu'il puisse être placé, en soit réellement le produit ; si ensuite les corps lui doivent généralement, soit les mouvemens de leur masse, soit les actions de leurs parties, soit leurs changemens d'état, soit leurs destructions et leurs renouvellemens, soit les agitations que les uns exercent sur les autres, soit encore les phénomènes qui en résultent et ceux que certains d'entre eux produisent, et que partout ces différens faits soient dirigés par ses lois ; si enfin le corps humain lui est entièrement assujetti comme les autres, et que tout ce qui appartient à ce corps, ainsi que ce qui en provient, lui soit pareillement soumis, et qu'il le soit particulièrement à celles de ses lois qui régissent ses développemens, ses

changemens d'état, les phénomènes de son organisation, son sentiment intérieur, ses penchans, la direction des pensées qu'il exécute, de quelle importance ne doit donc pas être, pour l'homme, l'étude ou la connoissance de cette même *nature*, dont il est si dépendant !

Quelle autre science pourroit lui être plus directement utile, en effet, que celle que constitue *l'histoire naturelle*, que cette science, qui a pour objet la connoissance de la nature, de ses lois, de ses opérations, de ses produits ; que cette science, qui considère non-seulement les corps perceptibles, de quelque règne et dans quelque situation qu'ils soient, mais, en outre, les mouvemens qu'on observe dans beaucoup d'entre eux, les agitations qu'ils éprouvent dans leurs parties, les résultats des relations qu'ils ont les uns avec les autres, les changemens lents ou prompts qu'ils subissent, les phénomènes produits, soit hors d'eux, soit en eux-mêmes, par les suites des relations citées, enfin, les lois qui dirigent ces mouvemens, ces agitations, ces changemens, en un mot, ces phénomènes, dans tous les cas !

Si c'est là l'objet de *l'histoire naturelle*, l'homme est forcé de reconnoître que la science dont il s'agit est assurément la plus grande et la plus importante de toutes celles dont il puisse

s'occuper ; car, sous le rapport de son être physique, se trouvant, comme les autres corps, tout-à-fait dépendant des actions qui résultent de ses relations avec un si grand nombre de ces derniers, ainsi que des diverses agitations excitées dans ses parties, des changemens qui s'y produisent, et des lois qui régissent, soit les phénomènes de son organisation, soit ce qu'il éprouve sous quantité de considérations, il a le plus grand intérêt d'étudier et de connoître ces différens objets, afin de ne point se mettre en contradiction, par ses actions, avec un ordre et une force de choses auxquels il est entièrement assujetti.

Que l'homme, le plus éminemment distingué, par ses facultés, de tous les êtres qui comme lui habitent ce globe, ne dédaigne donc pas d'étudier les lois de la nature, même à l'égard de *son sentiment intérieur*, des *penchans* qu'il en reçoit généralement, et de son *intelligence* ; les faits observés devant lui montrer jusqu'à l'évidence que ces phénomènes, qui lui paroissent si singuliers, si merveilleux, sont parfaitement organiques, toujours en rapport avec l'état de ses organes, nécessairement soumis au pouvoir et aux lois de la nature, et que, par conséquent, la connoissance de celles de ces mêmes lois qui donnent lieu à ses penchans, qui provoquent le développement des

uns ou des autres, selon les circonstances de sa situation, lesquelles influent si fortement sur ses actions, lui est devenue d'une nécessité absolue, dans son état actuel de civilisation.

En vain les moralistes ont fait de grands efforts pour remonter à la source des actions de l'homme, dans l'immense diversité de circonstances où il se trouve dans la société qu'il forme avec ses semblables, surtout si la civilisation du pays dans lequel il habite est fort avancée ; n'ayant pas suffisamment étudié la nature, ni ce qui appartient à ses lois dans ces mêmes actions, qui étoient l'objet de leurs recherches, ni les modifications qu'ont dû y apporter les circonstances particulières à chaque individu, ils les ont trouvées très-souvent inexplicables, et n'ont pu donner les lumières propres à les diriger dans le véritable intérêt de ceux qui les exécutent.

Pour de plus amples développemens à ce sujet, et afin de saisir l'enchaînement des causes qui dirigent constamment les actions de l'homme et leur donnent tant de diversité, à raison des circonstances dans lesquelles se rencontrent les individus, je renvoie de nouveau mes lecteurs à *l'Histoire naturelle des animaux sans vertèbres* (introd., vol. 1, p. 259), où j'ai exposé les penchans naturels de l'homme, penchans

où ses actions prennent généralement leur source, ainsi que la force qui les excite.

Ici j'ajouterai seulement qu'il me semble que le plus grand service que l'on puisse rendre à l'homme social, seroit de lui offrir trois règles, sous la forme de principes ; la première, pour l'aider à rectifier sa pensée, en lui faisant distinguer ce qui n'est que préjugé ou prévention, de ce qui est ou peut être, pour lui, connoissance solide ; la seconde, pour le diriger, dans ses relations avec ses semblables, conformément à ses véritables intérêts ; la troisième, pour borner utilement les affections que son *sentiment intérieur* et l'intérêt personnel qui en provient peuvent lui inspirer. Or, les règles dont il s'agit, et que je lui propose, résident dans les trois principes suivans.

*Premier principe.* Toute connoissance qui n'est pas le produit réel de l'observation ou de conséquences tirées de l'observation, est tout-à-fait sans fondement et véritablement illusoire.

*Second principe.* Dans les relations qui existent, soit entre les individus, soit entre les diverses sociétés que forment ces individus, soit encore entre les peuples et leurs gouvernemens, la *concordance* entre les intérêts réciproques est le

principe du bien, comme la *discordance* entre ces mêmes intérêts est celui du mal.

*Troisième principe.* Relativement aux affections de l'homme social, outre celles que lui donne la nature pour sa famille, pour les objets qui l'ont entouré ou qui ont eu des rapports avec lui dans sa jeunesse, et quelles que soient celles qu'il ait pour tout autre objet, ces affections ne doivent jamais être en opposition avec l'intérêt public, en un mot, avec celui de la nation dont il fait partie.

Je suis bien trompé, ou je crois qu'il sera difficile de remplacer ces trois principes par d'autres qui soient plus utiles, plus fondés et plus moraux que ceux que je viens de présenter pour régler la pensée, le jugement, les sentimens et les actions de l'homme civilisé. Je suis même très-persuadé que plus ce dernier s'écartera, par sa pensée, ses sentimens et ses actions, des trois principes exposés ci-dessus, plus aussi il contribuera à aggraver la situation, en général malheureuse, où il se trouve dans l'état de société ; les actions qui sont en opposition avec ces principes donnant lieu à des vexations, des perfidies, des injustices et des oppressions de toutes les sortes, qui occasionent des maux nombreux dans le corps social, et y font naître quelquefois des désordres incalculables.



Aux causes des maux que je viens de signaler, il me paroît nécessaire d'en ajouter d'autres, qui sont plus grandes encore ; savoir :

1° *L'ignorance* des principes, de l'ordre et de la nature des choses. J'en ai déjà dit un mot, et j'ai montré que dans les individus très-nombreux qui sont dans ce cas, parmi toute population, elle donnoit lieu à une crédulité presque sans limites, dont savent habilement tirer parti, pour maintenir la multitude dans leur dépendance, des hommes qui, par la nature de leur position, sont intéressés à favoriser cette crédulité et à en profiter ;

2° *Le faux-savoir*, lequel est un produit de demi-connoissances et de conséquences erronées qui résultent de jugemens sans profondeur et sans rectitude ; qui est le propre, particulièrement, d'un assez grand nombre de personnes qui se croient en état de raisonner sur tels ou tels sujets avant de les avoir suffisamment approfondis, avant même d'avoir reconnu quelle pouvoit être leur identité avec les principes ou la nature des choses énoncés plus haut ; qui, en un mot, entrave continuellement le progrès des connoissances humaines, et apporte des obstacles presque insurmontables à la découverte de la vérité, en mettant à sa place de spécieuses erreurs qu'il lui oppose toujours. Par

lui, la philosophie des sciences perd de plus en plus la simplicité qui lui est si essentielle, ses connexions intimes avec les lois de la nature disparaissent insensiblement, et les théories de ces mêmes sciences, encombrées par une immensité de détails dans lesquels elles continuent de s'enfoncer, obscurcies par les fausses vues dont elles sont remplies, deviennent de jour en jour plus défectueuses. Aussi est-ce un fait incontestable que le *faux-savoir* dont il est question, en introduisant, par suite de son influence malheureusement trop puissante, une multitude d'erreurs de tout genre, et de vains aperçus, lesquels nuisent à l'étude de la nature, et empêchent de parvenir à la connoissance des vérités les plus utiles, prive l'homme social de lumières qui, par leur acquisition, pourroient diminuer bien des maux que celui-ci éprouve ;

3° *L'abus* du pouvoir que commettent, en général, ceux qui sont les dépositaires de l'autorité ; abus qu'il n'est guère possible d'éviter, les hommes ayant tous les mêmes penchans et ne pouvant que difficilement se soustraire à celui qui les porte à tout sacrifier à leurs passions particulières, si l'occasion s'en présente. Cette cause me paroît avoir le plus contribué aux maux qui pèsent sur l'humanité, en ce que, par la raison que je viens d'indiquer, les institutions publiques qui, dans leur origine, n'avoient d'autre objet

que le bien de tous, n'ont servi le plus souvent qu'à assurer celui d'un petit nombre, au préjudice ou au détriment de la majorité, pour l'intérêt de laquelle, cependant, ces mêmes institutions avoient été créées.

En effet, il est maintenant reconnu que, dans tout pays civilisé, des lois ayant été nécessaires pour la conservation de l'ordre établi, et ces lois ayant exigé l'institution d'autorités protectrices, munies de moyens pour assurer et surveiller leur exécution, il est reconnu, dis-je, que le bien de la société entière dut être le but unique de l'institution dont il s'agit. Si donc une institution si salutaire, dans son principe, manque ce but ; si, dans ses effets, l'influence de l'arbitraire se fait trop souvent ressentir, à quoi faut-il l'attribuer, si ce n'est à la cause même que je viens de citer ? Sans cette cause toujours agissante, sans les penchans que l'homme a reçus de la nature, parmi lesquels le plus remarquable est sans contredit celui qui le porte à *dominer*, à ne considérer que son intérêt particulier, exclusivement à tout autre, les diverses autorités qu'il a établies, toujours bienveillantes et tutélaires, ne perdroient jamais de vue l'objet pour lequel elles furent instituées ; ce même objet, bien loin de tomber en oubli, seroit partout reconnu ; enfin, la sûreté et le bien-être des membres qui composent la société, ainsi que l'ordre qui en

résulte, ne seroient jamais compromis.

La recherche continuelle des *vérités* auxquelles l'homme social peut espérer de parvenir, lui fournira seule les moyens d'améliorer sa situation, et de se procurer la jouissance des avantages qu'il est en droit d'attendre de son état de civilisation. Plusieurs de ces vérités sont déjà reconnues. Les lumières, malgré les nombreux obstacles que leur opposent sans cesse l'ignorance et particulièrement le *faux-savoir*, se répandent peu à peu, et font de jour en jour des progrès remarquables. Tôt ou tard, en effet, le temps amène inévitablement la destruction de l'erreur ; tandis que la *vérité*, immuable et indestructible, perce les ténèbres qui l'environnent, dissipe insensiblement les illusions, les prestiges, et finit par triompher de l'ignorance et de la barbarie. Aussi voyons-nous la *raison publique*, éclairée par l'expérience, se rectifier graduellement ; et les principes d'une saine philosophie qu'ont reconnus et consacrés tant d'illustres écrivains, se propager jusque dans les contrées les plus lointaines, influencer puissamment sur les destinées des nations, et préparer la seule voie qui puisse, par la suite des temps, affranchir l'humanité de nombre de maux qui l'accablent, autant, du moins, que peut le permettre l'ordre de choses qu'a établi le SUPRÊME AUTEUR de tout ce qui existe.

Parmi les vérités que l'homme a pu apercevoir, l'une des plus importantes est, sans doute, celle qui lui a fait reconnoître, ainsi qu'on l'a vu plus haut, que le premier et le principal objet de toute *institution publique* doit être le bien de la totalité des membres de la société, et non uniquement celui d'une portion d'entre eux ; l'intérêt de la minorité étant en discordance avec celui de la majorité, de même que l'intérêt individuel l'emporte ordinairement sur tous les autres. Mais il y a encore une vérité qu'il ne lui importe pas moins de reconnoître, s'il ne doit même la placer au-dessus de celles qu'il a pu découvrir, par l'extrême utilité dont elle peut être pour lui. C'est celle qui, une fois reconnue, lui montrera la nécessité de se renfermer, par sa pensée, dans le cercle des objets que lui présente la nature, et de ne jamais en sortir, s'il ne veut s'exposer à tomber dans l'erreur, et à en subir toutes les conséquences. Certainement, il ne seroit pas difficile de lui prouver que, hors du cercle des objets dont il vient d'être question, objets qui tous lui attestent la puissance infinie qui les a fait exister, et qui seuls constituent pour lui ce que j'ai nommé le *champ des réalités*, il ne peut acquérir aucune connoissance solide, ne peut que se former des illusions qui, quelque agréables qu'elles lui soient, lui sont presque toujours nuisibles, et qu'enfin, faire reposer l'intérêt général ou particulier sur des objets autres que ceux qui

viennent d'être cités, c'est, de sa part, risquer de le compromettre gravement.

Nous avons dit précédemment que les *vérités* à la connoissance desquelles l'homme pouvoit atteindre, par le moyen de l'observation, doivent être partagées en deux ordres bien distincts, savoir : les faits observés, qui sont toujours des vérités positives lorsqu'ils ont été constatés ; et les conséquences déduites de ces faits, lesquelles peuvent être considérées encore comme des vérités, si, dans les jugemens qui les ont établies, l'on a employé tous les élémens qui y devoient entrer, et suivi une marche convenable ; mais qui, dans le cas contraire, ne peuvent que se trouver absolument fausses.

Maintenant, nous allons faire remarquer que le nombre des vérités dont la connoissance nous est indispensable, s'accroît considérablement à mesure que la civilisation devient plus ancienne et fait plus de progrès.

En considérant chaque société humaine dans son degré de civilisation, on peut dire que la somme des vérités dont la connoissance est nécessaire au bonheur des individus, doit être proportionnelle au nombre des besoins que l'on s'y est formés. Dans les temps et les lieux où régnoit une grande simplicité dans les besoins, ainsi que dans les jouissances,

un petit nombre de vérités bien connues pouvoit suffire au bonheur ; mais dans ceux où l'avancement de la civilisation a multiplié considérablement ces besoins et ces jouissances, la connoissance d'un plus grand nombre de vérités devient nécessaire pour prévenir des abus et des supercheries de tout genre, dans l'état social. Or, dans l'état de civilisation dont il s'agit, si le nombre des vérités dont la connoissance est nécessaire, est resté inférieur aux besoins, ou n'a pu se répandre ; si ce qui passe pour connoissance solide dans l'opinion n'est qu'erreur, ou n'est qu'un *faux-savoir* ; le bonheur individuel y deviendra proportionnellement plus difficile et plus rare. Alors on dira que les lumières sont plus nuisibles qu'utiles à l'homme, tandis que ce ne sont réellement que l'erreur et le faux-savoir qui lui nuisent.

Un homme célèbre prenant en considération les maux nombreux qui affligent l'humanité, s'est persuadé que le bonheur ne pouvoit se rencontrer que dans un état très-borné de l'intelligence, et que le savoir étoit plus nuisible qu'utile à l'homme. Le sens absolu de cette opinion, est, selon moi, une véritable erreur, quoique jusqu'à un certain point l'apparence lui soit favorable.

C'est assurément l'ignorance qui est la première et la principale source de la plupart de nos maux,

depuis surtout que nous vivons en société ; c'est aussi l'extrême inégalité d'intelligence, de rectitude de jugement et de connoissances acquises, qui s'observe entre les individus d'une population quelconque qui concourt sans cesse à la production de ces maux. Ce n'est en effet que relativement que certaines vérités peuvent paroître dangereuses ; car elles ne le sont point par elles-mêmes. Elles nuisent seulement à ceux qui sont en situation de se faire un profit de leur ignorance.

Ainsi, quant à l'opinion qui considère les lumières comme plus nuisibles qu'utiles à l'homme, l'apparence de fondement qu'elle semble avoir ne provient que de ce que ces lumières ne sont pas assez généralement répandues, et que de ce que l'on confond le *faux-savoir* avec la connoissance de la vérité, au moins à l'égard des sujets qui sont pour l'homme d'une grande importance.

Il résulte de ces considérations que si ce que nous appelons notre savoir, n'est pas toujours un savoir réel, ou n'est borné qu'à un petit nombre d'individus dans une population nombreuse, il n'y a rien d'étonnant qu'il nous soit si peu utile. *Rousseau* s'est douté de l'état de nos sciences ; mais il les a condamnées et en quelque sorte prosrites d'une manière trop absolue. Cet auteur, justement célèbre, revient souvent à la *nature* dans ses ouvrages, et l'on voit qu'il avoit

le sentiment de l'importance de son étude, ainsi que celui des inconvénients, des dangers même de se mettre en contradiction avec ses lois. Plus passionné pour la *nature* qu'aucune des personnes qui me soient connues, les circonstances de sa vie ne lui permirent pas de la suivre dans sa marche, de bien saisir ses lois, de s'en instruire suffisamment. C'est là sans doute ce qui a donné lieu à la seule partie foible de son *Émile* ; mais les résultats où il tendoit partout, quoiqu'en indiquant des voies impropres, quelquefois contradictoires, sont toujours bons, justes et utiles à considérer. Partageant donc le sentiment de l'homme célèbre que je viens de citer, du plus profond de nos moralistes, j'ose dire que, de toutes nos connoissances, la plus utile pour nous est celle de la *nature*, celle de ses lois, en un mot, de sa marche dans chaque sorte de circonstances. Aussi peut-on assurer que chaque individu de l'espèce humaine fournit sa carrière plus ou moins complètement, plus ou moins heureusement, selon que la direction qu'il donne à ses actions se trouve plus ou moins conforme aux lois de la nature, selon qu'il s'en éloigne plus ou moins et selon qu'il tire un parti plus ou moins avantageux de tous les objets qui sont en relation avec lui, ou qui peuvent le servir. Ce sont là, je crois, les vérités les plus importantes pour nous, celles qui doivent, plus que toute autre, attirer notre attention et même la fixer.

D'après les considérations qui viennent d'être exposées, et les réflexions qui les accompagnent, je conclus :

1° Que, pour l'homme, la plus utile des connoissances est celle de la *nature*, considérée sous tous ses rapports ;

2° Que, conséquemment, la plus importante de ses études est celle qui a pour but l'acquisition entière de cette connoissance ; que cette étude ne doit pas se borner à l'art de distinguer et de classer les productions de la nature, mais qu'elle doit conduire à reconnoître ce qu'est la *nature* elle-même, quel est son pouvoir, quelles sont ses lois dans tout ce qu'elle fait, dans tous les changemens qu'elle exécute, et quelle est la marche constante qu'elle suit dans tout ce qu'elle opère ;

3° Que, parmi les sujets de cette grande étude, celles des lois de la *nature* qui régissent les faits et les phénomènes de l'organisation de l'homme, son sentiment intérieur, ses penchans, etc., et celles aussi auxquelles sont soumis les agens extérieurs qui l'affectent, ou ceux qui peuvent compromettre tout ce qui l'intéresse directement, doivent attirer son attention et exciter ses recherches avant les autres ;

4° Qu'à l'aide des connoissances qu'il peut obtenir par

ces études, il se conformera plus aisément aux lois de la *nature*, dans toutes ses actions ; il pourra se soustraire à des maux de tout genre ; enfin, il en retirera les plus grands avantages.

Voyez nos articles HOMME, IDÉE, INTELLIGENCE, INSTINCT, IMAGINATION, etc. (LAM.)